

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **10 (1877)**

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

danger ; on voit aussi que cette rigueur qui avait d'abord atteint Paul mettait déjà dans la langue cette empreinte mystique qui caractérisera le livre de saint Jean. Les persécutions du monde, le triste spectacle de dissolution que va présenter la société, surtout la société romaine que les apôtres ont vue, les ébranlements redoutables que toutes les puissances, religieuses et politiques, subiront à la fois, achèveront de mettre en travail l'imagination chrétienne, et la feront accoucher de cette œuvre grandiose, où la plainte se mêle à l'espérance et qui est devenue la prophétie de l'église. L'Apocalypse est avant tout une œuvre de circonstance, bien que ses leçons et ses espérances soient éternelles, et s'appliquent à toutes les époques troublées. On ne saurait donc trop louer M. Renan d'avoir consacré la plus grande part de son livre à l'étude des événements qui ont inspiré ce magnifique poème.

Nous avons vu les premiers symptômes de cet esprit nouveau qui s'introduisait dans la communauté chrétienne à la suite d'événements douloureux extraordinaires. Nous avons dit que les premiers avant-coureurs de ces événements n'avaient pas échappé aux apôtres, leur ton en est une preuve ; il nous reste à assister à la crise elle-même et à la suivre dans ces deux actes formidables.

III

Le premier acte se passe à Rome. Il se composera de l'incendie de Rome et du massacre des chrétiens. Le second acte sera la révolution de Judée. Néron est la figure qui inspire et domine toute cette explosion, et qui prendra par elle les proportions colossales d'un Antechrist. Nous n'avons pas toujours été de l'avis de M. Renan, lorsqu'il parlait des apôtres, nous ne pouvons que nous incliner devant la divination avec laquelle il a saisi le caractère de Néron. Jamais le monstre n'avait été si bien jugé et si parfaitement compris. On peut dire qu'il a trouvé son peintre et que le trait dont l'a marqué M. Renan, sans être précisément une flétrissure, concorde si bien avec

tous les témoignages de l'histoire qu'il fera désormais partie de cet odieux visage, et est pour nous comme une évocation.

M. Renan a très bien vu que la manie furieuse de Néron était une manie littéraire d'impuissant, Bacchus et Sardana-pale, Ninus et Priam, Troie et Babylone, Homère et la fade poétique du temps ballottaient sans cesse dans son pauvre cerveau d'artiste. Il rêvait de réaliser dans les faits toutes ces chimères de la poésie, et de prendre ainsi rang parmi les plus grands créateurs. C'était un empereur d'opéra, un romantique qui réalisa en son temps le ridicule du bourgeois, qui de nos jours essaierait d'imiter dans sa conduite Han d'Islande et les Burgraves. Sénèque que gâtait la déclamation littéraire, contribua peut-être à développer le goût des phrases et des actes à effet chez son élève. Le vieux pédagogue voyait avec profondeur le mal de son temps quand il s'écriait : « *Litterarum intemperantia laboramus*¹. »

Ces ridicules d'abord inoffensifs n'avaient pas tardé à vouloir se faire prendre au sérieux. L'horrible orgie des crimes était arrivée à son paroxysme. Mais si l'on veut voir comment elle se relie à cette folie de gloire et de jouissances dramatiques qui s'était emparée du singe couronné, il faut lire la page où M. Renan nous l'explique. C'est l'une de ces trois ou quatre pages d'histoire que chaque siècle met dans la littérature d'un pays, et recommande à l'admiration des générations futures. Nous n'exagérons rien, et tous ceux qui ont lu l'*Antechrist* nous ont, croyons-nous, donné raison à ce sujet. Ce qui augmente la vérité du portrait, c'est que celui qui le fait n'a garde d'oublier le bien qu'il peut dire de son modèle. L'Antechrist eut ses qualités par lesquelles il fut ange de lumière et sut séduire. Il inspira des attachements profonds. Son amour de l'art était sincère quoique absurde et dévoyé. En imitant la Grèce et l'Orient, il était bien conduit par son instinct, et s'adressait à des races, qui mieux que l'ancienne Rome appréciaient l'esthétique. Il éprouvait la fureur des délicats contre les sacrilèges, lorsqu'il fit mettre le feu à la vieille cité qui ne s'était pas assez assouplie selon lui aux mœurs de

¹ Lettres à Lucilius, CVI, 12.

l'Orient et de la Grèce. Il voulait en faire une ville qui, comme le Paris de nos jours, obtint l'admiration des provinciaux et des étrangers. De là l'incendie qui était aussi destiné à lui rappeler celui de Troie.

L'opinion ne se trompa point sur la main qui avait allumé ce feu. Néron comprit qu'il avait été trop loin, et c'est pour détourner les soupçons qu'il songea aux chrétiens. Quelques néophytes ayant été arrêtés et ayant dévoilé les noms des adhérents de la nouvelle secte, on fut épouvanté des proportions qu'avait prises celle-ci. Son anéantissement devint dès lors une œuvre éminemment politique. Tel est l'avis de Tacite¹. Et l'on sait que Suétone² a loué ouvertement l'empereur de ces exécutions effroyables. Apprenons ici jusqu'à quel point ces lambeaux magnifiques d'humanisme, que vous rencontrez dans Sénèque et Cicéron, sur le respect dû à l'homme et la charité du genre humain, avaient recouvert les anciennes mœurs et touché le cœur de leur temps. Les supplices furent tels qu'on ne les avait jamais vus. Le tourment ordinaire de ces malheureux étaient de servir dans leur agonie à l'amusement du peuple. Un grand nombre de victimes en particulier furent réservées pour une fête que Néron offrit dans ses jardins. On les revêtit de tuniques enduites de résine et de poix, et on alluma ces flambeaux vivants. Cette façon de brûler vif n'était pas neuve, elle avait été la peine ordinaire des incendiaires, mais jamais on n'en avait fait un système d'illumination. Des femmes, de jeunes filles furent mêlées à ces indignités sans nom. On les forçait à jouer des rôles mythologiques entraînant soit la mort, soit le traitement le plus infâme. Les unes étaient costumées en Danaïdes, les autres en Dircé. Les premières traversaient probablement devant les spectateurs toute la série des supplices du Tartare, qu'un art ingénieux avait représentés sur la scène, et mouraient après avoir épuisé tous les tourments. On attachait les secondes aux cornes d'un taureau furieux qui les entraînait à travers les rochers. Il y en avait qui étaient astreintes à représenter le

¹ *Annales*, XV, 44.

² *Néron*, 16.

rôle odieux de Pasiphaë subissant l'étreinte du taureau.... L'ordonnateur de ces spectacles y prenait parfois un rôle. Ou bien il les contemplait, une émeraude concave fixée dans son œil de myope, applaudissant aux formes plastiques des victimes. Il avait émis d'odieuses remarques sur le cadavre de sa mère, louant en elle ceci, blâmant cela ; il devait trouver dans ces fêtes qu'accompagnait la vibration d'une musique de cuivre l'occasion de réflexions esthétiques dignes de lui. Cette description de la fête qui eut lieu le 1^{er} août 64 dans les jardins de Néron est encore une page magistrale qui se place à côté de celle sur le caractère de l'infâme César. Peut-être le réalisme en est il parfois un peu cherché, et donne-t-il aux nerfs le commencement d'émotion que le peuple romain demandait avec avidité à ces sanglantes représentations. Un délicat comme M. Renan aurait dû se souvenir que nous n'avons pas le tempérament endurci des Romains de la décadence, et qu'en ce genre, même une simple image, nous dégoûte très vite. Néanmoins s'il peint parfois au lieu d'indiquer, il réussit à faire frémir, à faire comprendre que Néron fut quelque chose d'atroce dans la création de Dieu. Je retrancherais également de la page qui renferme le portrait de ce prince le sourire qu'en passant M. Renan adresse à Pétrone, ce parfait arbitre de l'élégance du temps, qui but la mort à petits coups, se faisant tour à tour ouvrir puis refermer les veines par son médecin, soupant dans l'intervalle, et s'endormant d'un suprême sommeil au milieu d'un entretien consacré, non à l'immortalité, mais à la poésie légère. « La fête de l'univers, s'écrie à ce propos l'écrivain, manquerait de quelque chose, si le monde n'était peuplé que de fanatiques iconoclastes et de lourdauds vertueux. » Ce mot est la griffe même de M. Renan, et il explique pourquoi il ne sera jamais adopté complètement par la théologie, science sérieuse et nécessairement un peu lourde, qui a pour objet en nous le devoir, et dont on sort dès que l'on se rit de la distinction fondamentale du bien et du mal.

Ainsi s'ouvrit, nous dit encore M. Renan, ce poëme extraordinaire du martyr, qui va durer deux cent cinquante ans, et qui produira finalement l'ennoblissement de la femme et la

réhabilitation de l'esclave. Nous applaudissons des deux mains à cette vue profonde des conséquences que les supplices des jeunes vierges et des esclaves, si fermes au milieu de leurs douleurs, allaient avoir. Nous aimons moins ce qu'il ajoute sur les effets immédiats de ce chant de cygne expirant, lorsqu'il dit que souffrir pour sa croyance est quelque chose de si doux à l'homme, que le seul attrait des supplices suffit à engendrer la foi. Soutenir qu'il n'est pas de sceptique « qui ne regarde les martyrs d'un œil jaloux, » c'est exprimer une pensée parfaitement juste, mais à condition qu'il soit bien entendu que ce mouvement d'envie restera purement platonique. Si dévoyée que l'on suppose cette vieille société romaine, il n'est pas permis de laisser soupçonner que c'est le désir malsain de goûter la souffrance dans la foi, le goût du martyr enfin et de ses hautes émotions, qui a converti le monde. C'est la paix qui brillait sur le front des confesseurs qui a touché le monde, mais parce qu'elle paraissait le signe de la vérité. La soif du martyr est née plus tard. Et cette soif elle-même, qui naissait du simple désir d'avoir une plus grande certitude de salut, ne fut jamais non plus l'avidité de je ne sais quelle volupté de maniaque, dont les sens pervertis se plaisent aux fers rouges ! De tels mobiles ne peuvent sans doute être formellement attribués à la race qui avait pour enfants les Blandines et les Perpétue ; mais c'est déjà trop que d'oser les insinuer.

C'est trop aussi que de terminer la grande esquisse de ces souffrances en nous disant, que si désormais les chrétiens connaissent le monstre de férocité et de luxure qui a pour nom l'Antechrist, que si l'Apocalypse est déjà à moitié conçue par toute l'église, un nouvel idéal d'esthétique vient de se créer devant les pauvres filles dont une main brutale arrachait les voiles. La Vénus chrétienne est née, nous dit-on, au spectacle de l'amphithéâtre, et sa modestie, sa timidité lui assurent un piquant que n'eut jamais la Vénus païenne ! Nous avons déjà relevé un goût marqué dans ce livre pour les considérations esthétiques singulières. Avec plus ou moins d'hésitation nous pouvions nous demander si elles n'étaient pas destinées à ajouter à l'illusion du tableau, et à nous transporter par un

procédé d'imitation bien connu au milieu de cette société raffinée dans ses cruautés. Nous respirions dans ces remarques comme une odeur de ce matérialisme mystique venu d'Orient, qui enivrait alors Rome de ses extases subtiles. Mais ce regard de philosophe, qui après avoir considéré tant d'horreurs, revient de lui-même sur le charme palpitant des vierges dévoilées et mourantes, tout bien trouvé qu'il soit, si en harmonie qu'il puisse être avec un temps où les gladiateurs mettaient de la grâce dans la mort, ce regard, dis-je, ressemble trop à un outrage suprême. Nous ne pouvons qu'appliquer à cet artifice de style ce qu'on a dit de certaines louanges qui se peuvent difficilement pardonner. Certes, l'esthétique est bonne en son lieu, et le style imitatif est un puissant moyen d'émouvoir ; mais copier à ce point le goût néronien qui mêlait l'admiration à l'horrible et parler tranquillement de beauté, de philtres d'amour devant l'agonie des filles chrétiennes, c'est abuser de l'ironie, c'est laisser supposer qu'on a soi-même l'art pour Dieu, et que c'est toujours aujourd'hui encore le plus faux, le plus sec et le plus cruel, à l'occasion, de tous les dieux !

Revenons-en à notre histoire. On ne sait avec une pleine certitude le nom d'aucun des chrétiens qui périrent dans cette première boucherie. Toutefois c'est à elle que l'auteur rattache la mort des apôtres Pierre et Paul. La tradition qui veut que Pierre ait eu la tête tournée en bas, pendant la crucifixion, répond bien à un passage, où Sénèque mentionne des tyrans qui ont fait tourner la tête en bas à leurs victimes¹. Paul en qualité d'*honestior* eut probablement l'honneur d'être décapité. M. Renan suit ici complètement la tradition, il incline à croire que les lieux qu'elle désigne comme ayant été ceux-là mêmes où les apôtres souffrirent sont authentiques. On sait que l'un de ces lieux se trouve dans la basilique de Saint-Pierre, l'autre sur la voie d'Ostie dans la basilique de Saint-Paul hors les murs. Quant aux constructions données pour les tombeaux de ces saints hommes, quant aux corps qui depuis le III^e siècle sont envisagés comme les leurs, M. Renan les croit à peine authentiques. Il suppose en échange que Jean avait accompa-

¹ *Consol. ad Marciam.*

gné Pierre à Rome, et que la vieille tradition, qui veut que l'ami de Jésus ait été plongé dans de l'huile bouillante, aura été l'écho d'un fait très réel. Jean aura peut-être servi avec ses frères à illuminer le soir de la fête le faubourg de la voie latine ; quelque circonstance inconnue de nous lui aura permis de se sauver.... Dans cette hypothèse, il faut l'avouer, l'Apocalypse prend un accent plus poignant que celui que nous lui prêtons d'ordinaire. Elle devient le cri d'une douleur personnelle en même temps que publique, la protestation d'un martyr ayant lui-même subi dans sa chair l'étreinte de la Bête.

Mais les massacres étaient bien inutiles. Ils eurent tout au plus pour effet d'éloigner de Rome un certain nombre de chrétiens marquants. Nous pensions que la sagesse toute seule avait commencé de les éloigner, mais l'on nous dit qu'ils en avaient reçu l'ordre dès janvier 69 par le Voyant de l'Apocalypse qui s'écrie au chap. XVIII, 4, de son livre : « Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que participant à ses péchés, vous n'ayez aussi part à ses plaies. » Jean leur aurait donné l'exemple et s'était probablement retiré à Ephèse. Son historien reconnaît que la tradition de son séjour à Ephèse est, comme toute tradition, sujette au doute, mais il incline à l'admettre plutôt qu'à la rejeter, et s'applique dans un appendice de son ouvrage à montrer que ce trait biographique est parfaitement fondé. Des critiques auxquels on ne pouvait reprocher un excès de crédulité, Baur, Strauss, Schweigler, Zeller, Hilgenfeld, Volkmar, avaient regardé comme historique le fait de la venue de Jean à Ephèse. Lutzberger en 1840 avait élevé sur ce point des doutes raisonnés, mais on y avait fait peu d'attention. C'est en 1867 que Keim dans sa *Vie de Jésus*, a dirigé contre cette opinion une attaque tout à fait sérieuse. Plus récemment M. Scholten, s'est efforcé de ruiner complètement cette thèse, après avoir lui-même jadis fortement insisté sur le passage, où Polycrate d'Ephèse présente Jean comme ayant été en Asie, et ayant pris parti dans la querelle relative à la célébration de la Pâque en faveur des églises d'Asie-Mineure.

M. Renan déclare à ce propos que l'on voit depuis vingt-cinq ans l'école protestante se laisser emporter à des excès de négation, où la science laïque ne la suivra pas. Il prononce même ce mot qu'on ne saurait trop méditer : « La situation religieuse en est venue à ce point, qu'on croit rendre la défense des croyances surnaturelles plus facile en faisant bon marché des textes, et en les sacrifiant largement, qu'en maintenant leur authenticité. Je suis persuadé qu'une critique dégagée de toute préoccupation théologique trouvera un jour que les théologiens protestants libéraux de notre siècle ont été trop loin dans le doute.... » Il est à peine besoin de remarquer que cet avertissement s'adresse surtout à M. Scholten, mais qu'il vise aussi toute une école. M. Scholten s'appuie sur l'omission de la mention du séjour de Jean dans Papias, dans les épîtres attribuées à saint Ignace et dans Hégésippe. Tout cela peut donner à réfléchir, mais ce silence, lorsqu'il s'agit de fragments aussi brefs, aussi incomplets, que les témoignages de Papias ou même suspects parfois d'interpolations, ne peut prévaloir contre l'unanimité des documents postérieurs. A partir de l'an 180 la tradition est définitivement fixée. Apollonius, Polycrate, Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, n'ont pas un doute sur l'honneur dont Ephèse a joui. Notez que Polycrate était évêque d'Ephèse. De cette fixité dans la tradition M. Renan conclut à sa solidité. Et nous sommes pleinement de son avis.

Au dire de son historien, Jean se serait immédiatement rattaché au parti judéo-chrétien qui se trouvait représenté dans la grande cité d'Asie-Mineure aussi bien qu'ailleurs. On sait sur quels faibles indices se fonde cette imputation d'un esprit sectaire dirigée contre la mémoire du fils de Zébédée. Nous avons déjà dit notre pensée sur ce sujet ; mais, puisque l'occasion s'en présente, nous sommes heureux d'observer que l'historien que nous analysons, tout en s'appuyant sur les traits de violence du passé de Jean, sait fort bien les réduire et observer que l'apôtre peut avoir été très indulgent et très emporté en même temps dans sa tendresse. Mais pourquoi méconnaître que sous l'influence chrétienne cet emportement a su se res-

treindre encore, et aboutir finalement à une étroitesse qui ne se manifestait que vis-à-vis des gens étroits? C'est à cette recrudescence de l'esprit judéo-chrétien que nous devrions l'épître aux Hébreux. Barnabé, son auteur, aurait été l'un des fugitifs chassés de Rome par la persécution. Son bon cœur aurait souffert des divisions qui se glissaient sous l'action de l'esprit johannique dans la communauté chrétienne; et il aurait voulu prévenir au moins dans la capitale le retour des scènes attristantes, dont il avait été le témoin à Ephèse. Un des progrès réalisés par cette épître est de porter le dernier coup aux immolations sanglantes. M. Renan salue avec plaisir cette date; car le sacrifice antique n'excite que sa pitié, il l'appelle le fruit de la peur ou de l'intérêt, une sorte de corruption enfantine tentée sur la divinité, et qui laissait croire que celle-ci pouvait être gagnée par un bon morceau de viande. Israël ne lui paraît pas avoir des idées beaucoup plus relevées à cet égard que les autres nations, au moins jusqu'à Isaïe, qui le jour où il écrivit ces lignes: « Vos sacrifices me dégoûtent¹ » aurait été le vrai fondateur du christianisme. Certes, le sacrifice fut souvent dégradé de sa haute signification, mais l'abaissement qu'il subit pendant la longue nuit de l'idolâtrie ne doit pas nous faire oublier les hautes inspirations qu'il eut à l'origine, et dont la tradition reparaît par éclairs dans le cours de l'histoire. Que la peur et l'intérêt grossier aient souvent conduit à l'autel l'idolâtre ou l'Israélite endurci, cela est certain; mais en ces temps reculés, l'homme avait déjà la notion du juste et de l'injuste, du dévouement, du sacrifice moral. C'est ce sacrifice du cœur qui fut la première inspiration des sacrifices matériels. En ces temps, il fallait aux aspirations les plus hautes des symboles visibles qui les gravassent dans le domaine des faits. Aujourd'hui encore, si spiritualistes que nous soyons, nous ne nous passons pas de symboles. Le théologien a les siens et le littérateur aussi; le drapeau évoque auprès de tous l'idée du pays. C'est un symbole que l'habit noir que nous revêtons en certaines circonstances et qui accompagne certaines professions, un symbole que l'habit à palmes de l'académicien, un symbole

¹ Esa. I, 11.

que la robe ecclésiastique. Nous nous sommes débarrassés de l'encombrement des formes, mais nous continuons d'en avoir. Pourquoi ne pas considérer le sacrifice matériel comme l'une des expressions de cette poésie, qui nous pousse à traduire en faits sensibles nos idées les plus sublimes? pourquoi se refuser au plaisir d'admirer, lorsque rien ne s'y oppose, et ne pas reconnaître ici la preuve du sentiment qu'avait l'homme de sa vocation de sacrifice? Quant à moi, je retrouve ce sens moral et spirituel jusque dans le sacrifice d'expiation, qui est toujours l'image d'un don de l'âme à l'être supérieur, mais d'une âme froissée par le véritable repentir et qui se condamne elle-même dans la conscience de son péché.

D'Ephèse où nous sommes, à Jérusalem, il n'y a pas loin. C'est là que s'achève la crise qui fera jaillir l'Apocalypse de l'esprit du peuple chrétien. L'impression de frayeur exaltée qui résulta chez les croyants des massacres de Néron fut augmentée par la nouvelle de la révolution de Judée.

La cause de cette révolution était ancienne. Elle gît dans l'esprit étroit et sectaire qui avait toujours distingué une partie du peuple, et qui alors s'incarnait dans le parti des zélotes. N'accusons pas ici avec M. Renan l'esprit exclusif de la loi de Moïse et des prophètes. Il serait trop facile de rappeler que l'espérance léguée par Abraham était une espérance humanitaire; ce patriarche croyait en effet que toutes les familles de la terre seraient bénies en lui. Si l'œuvre de Moïse a un caractère plus national et, par conséquent, plus particulariste, on y rencontre pourtant des paroles aussi étonnantes que celle-ci : « Vous aimerez l'étranger, car vous avez été étrangers au pays d'Egypte¹. » Il y a loin de ce précepte au fanatisme de l'islam. Celui-ci ordonne d'employer l'épée comme la suprême ressource en toute occasion : « Les mois sacrés expirés, dit Mahomet, tuez les idolâtres partout où vous les rencontrerez ... combattez jusqu'à ce que toute idolâtrie ait disparu². » Des exécutions comme celles des Cananéens peuvent être un exemple, elles ne sont pas

¹ Deut. X, 19.

² *Coran*, neuvième sourate ; cf. Mahomet et le Coran, par Barthélemy Saint-Hilaire, pag. 139.

un ordre universel comme celui que nous venons de rappeler ; elles s'expliquent enfin par la corruption profonde dans laquelle étaient tombés ces congénères des Sodomites. Tous les prophètes élèvent leurs regards par-dessus les frontières de leur peuple, non pas toujours pour maudire l'humanité, ainsi que le donne à entendre M. Renan, mais pour la bénir parfois dans ses parties saines. Joël s'écrie : « Il arrivera que je répandrai de mon esprit sur toute chair ¹. » Michée : « Plusieurs nations iront et diront : Venez et montons à la montagne de l'Eternel, et il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers ². » C'est surtout Esaïe qui annonce le salut final des gentils : « En ce jour-là l'Eternel se fera connaître à l'Egypte ; et en ce jour-là l'Egypte connaîtra l'Eternel... En ce jour-là Israël sera joint pour la troisième partie à l'Egypte et à l'Assyrie, et la bénédiction sera au milieu de la terre. Ce que l'Eternel des armées bénira disant : Bénie soit l'Egypte qui est mon peuple et l'Assyrie qui est l'ouvrage de mes mains ³. » Le livre de Jonas, enfin, en quelque genre littéraire qu'on le classe, dans la fiction ou dans l'histoire, témoigne de ce sentiment de solidarité qui travaillait un grand nombre d'esprits. Pour moi, s'il est un caractère qui me frappe dans ce peuple, c'est son humanitarisme persistant. Le christianisme universaliste vit dans son sein à l'état de germe ; j'aperçois partout les premières pousses de cette semence précieuse. Je ne puis donc laisser passer sans surprise une théorie qui soutient que depuis la prépondérance de l'élément prophétique, Israël vivait dans un état de rage permanente contre Tyr, Moab et tous les peuples. La haine du genre humain qu'on a reprochée aux juifs est le fait d'une époque ou d'un parti, mais non pas de ses institutions remarquables.

On sait quelle était d'ordinaire la tolérance de Rome pour les institutions et les mœurs des pays annexés. Néanmoins la domination est toujours la domination. Celle-ci renaît après les glorieux souvenirs des Macchabées, et leur histoire avait porté

¹ Joël II, 28.

² Michée IV, 2.

³ Esa. XIX, 21-25.

le parti fanatique au degré d'exaltation qu'engendrent les révolutions. La maladroite politique d'un gouverneur romain avait achevé d'enflammer les esprits. Ce procureur, Gessius Florus, a même été chargé par Josèphe de l'accusation d'avoir fomenté la guerre, pour avoir ensuite le mérite de l'éteindre et de satisfaire sa rancune contre les juifs. Le grief est sans doute exagéré. Il n'en est pas moins vrai que le gouverneur fut mou; en peu de temps, l'insurrection était maîtresse non-seulement de Jérusalem, mais des forteresses de la mer Morte. Si les juifs avaient su alors grouper autour d'eux tous les mécontents de l'Orient, c'en était peut-être fait de l'empire dans ces contrées. Mais on détestait les juifs. Ils s'étaient fait une réputation odieuse, car ils sont portés aux extrêmes dans le mal comme dans le bien, et l'heure appartenait au parti qui haïssait les étrangers. Aussi la révolte venait-elle à peine d'éclater, qu'on massacrait à Césarée tous les juifs. En une heure, il y en eut vingt mille d'égorvés. Les mêmes boucheries se répétèrent à Ascalon, à Acre, à Tyr, à Gadare. On évalue à cinquante mille le nombre de ceux qui périrent dans la seule Alexandrie. Rome elle-même s'était émue, et avait envoyé pour presser la guerre d'abord un légat, Cestius Gallus, qui s'était montré assez incapable, puis Vespasien.

Vespasien trouva les juifs en possession d'un gouvernement régulier, que beaucoup d'hommes sérieux s'étaient décidés à servir. C'est ainsi que l'historien Josèphe avait accepté la place de préfet de Galilée; comme beaucoup d'autres, il pensait employer ses hautes fonctions à maintenir l'ordre. Mais, lorsqu'il vit la tournure des événements, il se hâta de passer à l'ennemi; aussi son récit est-il parfois un peu suspect. Les chrétiens comprirent que le moment était venu de fuir et se réfugièrent à Pella, sur la rive gauche du Jourdain. M. Renan incline à croire que dans cette fuite ils furent poursuivis par les juifs, furieux de se voir abandonnés. Cela est possible, mais nous ne saurions voir dans le passage de l'Apocalypse, qui parle d'un fleuve vomé par le dragon pour noyer la femme, un des épisodes de cette poursuite. Selon le savant auteur, le fleuve serait le Jourdain, dans lequel la troupe des zélotes a

peut-être cherché à précipiter les chrétiens, et l'aide donnée par la terre qui engloutit le fleuve représenterait la découverte d'un gué, qui aurait permis aux fuyards d'échapper. Il semble ici que le génie malicieux qui garde l'entrée de l'Apocalypse, et frappe d'étourdissement les plus sages, lorsqu'ils en approchent, ait jeté quelqu'un de ses vertiges sur la raison froide et sceptique de notre guide.

Vespasien serrait déjà Jérusalem de toutes parts, lorsqu'il apprit une nouvelle qui l'arrêta court, et eut pour effet de prolonger les résistances des juifs. Le monde était délivré. Néron était mort. Il avait parcouru la Grèce en chantant, remportant toutes les couronnes possibles, faisant étrangler enfin un concurrent qui n'avait pas suffisamment assourdi sa voix devant la sienne; son retour s'était effectué sur le char d'Auguste et avait été celui d'un triomphateur. Le dégoût nouveau que causa ce spectacle souleva le monde. Une insurrection éclata en Gaule. M. Renan observe avec joie que c'est l'honneur de son pays d'avoir donné le signal de l'insurrection; son patriotisme eut dû se déclarer satisfait par cette remarque, et ne pas ajouter que, pendant ce temps, les soldats germains, pleins de haine contre les républicains, jouaient auprès de Néron le rôle de bons Suisses. La fidélité est toujours belle, quand ce n'est pas la fidélité au plus fort, et qu'elle fait courir des dangers. Les bons Suisses du 10 août ont donné un exemple qui n'a été que rarement suivi par ceux-là mêmes qui avaient à défendre plus qu'un serment, l'ordre légal et la tranquillité de leur pays. Au reste, il semble que ce trait ait mis en verve l'historien. A propos des projets que roulait Néron, lorsqu'il vit sa défaite, et de la consolation qu'il cherchait dans la pensée qu'il pourrait très largement gagner sa vie avec son talent d'artiste, on nous apprend qu'une des vanités des gens du monde, qui s'occupent de littérature, est d'imaginer qu'ils pourraient vivre de leur talent. Néron meurt avec un redoublement de lâcheté, de fadeur et de citations littéraires; on nous rappellera qu'un roi artiste, tel que Chilpéric ou Louis de Bavière, finit aisément par devenir caricature. Ce haut dédain, qui est la flétrissure que M. Renan applique à l'affreux César, renouvelle un peu le ton avec lequel

on avait l'habitude de parler de ce dernier ; il était d'habitude de le vouer à l'exécration des siècles ; M. Renan l'a surtout voué au ridicule, tout en faisant de son âme une large et patiente étude qui demeurera. Nous confessons pourtant regretter la vieille indignation, que nous aurions voulu voir paraître, ne fût-ce que par un ou deux mots, et après la grande page d'étude. Nous sommes de l'avis de M. Saint-René-Taillandier, lorsqu'il prononçait devant les étudiants français cette parole qui est la réprobation de toute une esthétique, et qui, si simple qu'elle soit, a donné lieu à une agitation : « Quand l'historien littéraire rencontre sur sa route des personnages sinistres, monstrueux, tels que Danton et Robespierre, il n'a pas le droit de les apprécier littérairement, il ne peut que les citer à sa barre, les juger, les condamner, les flétrir. » C'est ce qu'on peut dire avec plus de raison encore de Néron.

Vous le voyez, les préliminaires au travers desquels M. Renan arrive à l'Apocalypse sont bien prolongés. Mais ils se justifient par l'idée qu'il se fait de ce livre étrange, où il voit le reflet des bouleversements dont souffrait le monde. Après tout, Tacite, Suétone, Dion Cassius, sont une bonne préparation à la lecture de la prophétie. Ils sont depuis longtemps passés à l'état de sources théologiques. Ayons donc patience. Nous ensermerons tout à l'heure si bien notre sujet qu'il ne pourra nous échapper. A toutes ces secousses que produisait la révolution juive, et qui se joignaient à l'ébranlement laissé par la persécution, s'ajoutaient encore les fléaux physiques. La famine désolait le vieux monde. En 65, une peste avait fait dans Rome seule trente mille morts pendant une saison. La Lycie avait été en partie couverte par une irruption soudaine de la mer. Les tremblements de terre frappaient encore plus les esprits, car ils ne finissaient en un lieu que pour commencer dans l'autre. Le Vésuve préparait son effroyable éruption de 79. La Solfatare semblait être le puits de l'abîme, et c'est sous cette image qu'elle paraîtra dans l'Apocalypse. En outre, la naissance répétée d'enfants à plusieurs têtes étonnait les esprits. L'on fait entendre qu'elle fournira à Jean l'image de l'hydre ou de la Bête. Bref, le globe traversait une de ces convulsions phy-

siques qui sont souvent parallèles aux convulsions morales, où paraît la solidarité qui relie toujours le monde de la nature à celui de l'esprit. Rien n'est plus significatif à ce point de vue que les secousses qui agitèrent alors la planète, tandis que le monde religieux et politique allait changer ses assises. L'atmosphère se chargeait ainsi d'une électricité toujours plus intense. Quoi d'étonnant à ce que cette électricité se soit condensée dans l'Apocalypse?

Ainsi M. Renan suppose toujours que l'Apocalypse ou l'Antechrist, qui est son objet, est l'œuvre de tout le monde. Le temps de Néron, ce temps marqué par tant de sinistres, a frappé les consciences. Jean n'a été que leur organe, en donnant un corps aux appréhensions et aux espérances que cette époque faisait naître. Le temps était d'ailleurs aux apocalypses, aux symboles assyriens. L'Antechrist ressemble aux mythes, c'est une légende sortie du peuple, dont l'époque a fourni les éléments, les images et l'inspiration générale. On pourrait dès lors se demander s'il n'y a pas là une contre-épreuve du travail mythique qu'on soutient s'être accompli sur le vrai Christ? C'est nous qui posons cette question. L'auteur ne songe pas à s'en prévaloir, bien qu'elle surgisse d'elle-même du soin évident apporté par lui à souligner le caractère général du travail d'où est issue l'Apocalypse. En même temps, d'ailleurs, M. Renan insistera sur l'agrandissement que la personne de Jésus aurait subi à cette même époque dans les consciences. Nous l'avouons, la supposition est à demi-plausible en ce qui concerne l'Antechrist. Les événements frappants, qui se succédaient dans le monde, pouvaient solliciter les esprits à quelque enfantement gigantesque. Daniel, saint Paul par la seconde épître aux Thessaloniens, les discours eschatologiques de Jésus, la forme de l'Évangile incarné dans un homme, avaient pu familiariser les esprits avec l'attente d'un ou de plusieurs antechrists. De là à prendre Néron pour l'objet de cette attente commune, il n'y a qu'un pas. Mais en résulte-t-il quoi que ce soit de compromettant pour la foi qu'avait l'église au véritable Christ? Nullement, car la christologie des derniers temps paraît déjà, nous l'avons vu, dans les plus antiques do-

cuments chrétiens. On ne saurait donc conclure de cette élaboration lente et confuse d'abord du type de l'Antechrist à quelque chose de semblable pour le véritable Christ. Puis il n'est pas sûr, et nous insistons là-dessus, que la grande figure de l'Antechrist telle qu'elle se montre dans l'Apocalypse, soit le produit de l'élaboration des masses. Cela est possible, cela est supposé par l'auteur avec un certain degré de vraisemblance, cela n'est pourtant pas certain. Il s'agirait, d'ailleurs, pour pouvoir résoudre cette question assez délicate et qui, quoiqu'on fasse, demeurera toujours un peu en suspens, d'en avoir résolu une autre. Il faudrait être sûr au préalable que la Bête représente bien l'homme du temps, Néron. L'étude de cette question nous conduit à l'examen de l'Apocalypse qui termine le livre. Après une si longue, une si minutieuse analyse des causes qui ont pu produire la légende, M. Renan a le droit de se donner le plaisir d'interpréter cette légende, et de vouloir vérifier par l'harmonie de son contenu les conclusions qu'il a déjà laissé entrevoir sur le caractère du document.

IV

L'Apocalypse s'ouvre par sept lettres, adressées aux anges des sept églises d'Asie-Mineure. Ces anges sont, nous dit-on, leurs anges gardiens. Dans les conceptions juives, surtout dans les conceptions cabbalistiques, chaque pays, chaque être avait son séraphin ; il y avait celui de la Perse, celui de la Grèce, celui du beau temps et celui de la pluie. Les comptes-rendus de l'académie des inscriptions laisseraient même supposer qu'il y eût un génie des contributions indirectes... Nous n'avons rien à relever dans l'interprétation qui nous est offerte des sept lettres, sinon la supposition que « la synagogue de Satan, » dont il est question dans la lettre à l'église de Smyrne, désigne le parti de Paul. Le nom de « Balaamites, » donné plus loin à quelques personnes de Pergame, s'adresserait encore au même parti. Enfin, l'épithète outrageante de « femme Jésabel » clôturerait cette série d'insultes en s'appliquant à l'élément féminin